

LA TRADUCTION FRANÇAISE DU LECTIONNAIRE

EN 1960 — il n'y a pas dix ans ! — Mgr Garrone saluait dans *La Maison-Dieu*¹ avec une pointe d'émotion la parution du premier lectionnaire latin-français : « C'est un grand événement que l'intervention, pour nous jusqu'ici inouïe, de la langue de tous les jours au cœur même du mystère dans la célébration solennelle de l'Eucharistie. C'est une grande chance, mais aussi un grand risque. »

En 1969, c'est chose faite. La liturgie tout entière parle aux fidèles. La *langue du pays* est admise, « surtout pour les lectures et les monitions ». Le lectionnaire de la messe a été révisé et considérablement élargi. « C'est une grande chance » que nous devons au Concile². Mais il faut traduire les textes de la Bible qu'on lira à la messe. « C'est un grand risque. » Exégètes, pasteurs, fidèles soucieux de célébration vivante le pensent certainement. Ils se demandent qui prépare ces traductions, avec quelle compétence scientifique, quelle expérience pastorale et dans quel esprit est fait le travail.

Les traducteurs se présentent et s'expliquent.

Les traducteurs.

Les traducteurs n'ont jamais cherché la publicité, et leurs noms importent peu. Mais ils ne se réfugient pas davantage dans le secret. Ils savent que leur travail n'a d'intérêt que s'il s'insère profondément dans l'action pastorale. Ils souhaitent obtenir réactions et critiques, élargir le dialogue qu'ils ont tenu à provoquer dès l'origine.

1. *La Maison-Dieu*, n° 62, p. 20.

2. *Constitution sur la liturgie*, art. 36 et 51.

Le texte français du lectionnaire n'est pas l'œuvre d'un seul homme, ni la somme de travaux que plusieurs individus feraient dans la solitude. C'est, à chaque verset, une œuvre collective et la collaboration est indispensable à leur travail.

Ils ne se lancent pas à l'aventure. Ce sont les mêmes qui, voici deux ans, ont préparé les lectionnaires du mariage et des funérailles. Ils ont recueilli attentivement les échos des usagers de ces lectionnaires, et tous, pasteurs et exégètes, peuvent donc entrevoir, par des exemples concrets, dans quel esprit est conçue la version française du lectionnaire dominical.

Le comité des traducteurs n'est pas une équipe privée qui proposerait ou imposerait ses œuvres aux Eglises de langue française. Il a été constitué sur l'initiative des évêchés francophones. Un évêque, responsable des traductions, Mgr Le Cordier, a collaboré très activement avec lui dans les débuts et il a continué à suivre son travail. Il connaît donc ses options et ses méthodes.

De plus, ce sont les évêchés des différents pays qui promulguent le texte. Celui-ci a été soumis aux Commissions nationales de liturgie des principaux pays francophones avant d'être approuvé. En outre, les évêques de la Commission internationale de traduction pour les pays francophones ont rencontré le comité des traducteurs ; ceux-ci ont soumis, à titre d'échantillon, divers textes à leur approbation, et ont discuté avec eux de leurs méthodes de travail. Puis ils ont fait parvenir à tous les évêques des pays d'expression française une note les informant que tous les textes présumés définitifs étaient tenus à leur disposition au fur et à mesure de l'avancement du travail. C'est donc la hiérarchie qui a pris effectivement la responsabilité du lectionnaire en langue française.

Cela ne veut pas dire que le lectionnaire est l'œuvre de l'autorité et qu'il tombe d'en haut. En liaison avec l'évêché, le comité l'est aussi avec de nombreux collaborateurs bénévoles, exégètes, prêtres de paroisses, équipes d'action catholique. Les collaborateurs ne font pas l'objet d'un tri arbitraire. Tous ceux qui désirent participer à l'élaboration des traductions en suggérant des retouches peuvent se faire connaître³.

3. Ecrire au C.N.P.L. (4, avenue Vavin, Paris-6^e) en indiquant de quels livres de la Bible on aimerait réviser la traduction.

Le travail.

Le programme est simple, mais immense : traduire le lectionnaire.

Aussitôt que l'ensemble du projet romain a été connu, au printemps de 1968, le travail a été entrepris. Mais ce n'est qu'en juillet 1969 que les derniers changements ont été connus. Il a fallu travailler dans la souplesse jusqu'à la fin. Les textes échappent donc totalement au choix du comité des traducteurs. Toute suggestion portant sur les découpages ou sur le remplacement d'une lecture par une autre moins difficile resterait sans effet à son niveau.

C'est une entreprise de longue haleine. Pour l'instant, il s'agit de tenir le calendrier et de publier à temps chacune des trois années du lectionnaire dominical. Après quoi viendront à leur tour le sanctoral, les messes rituelles, les messes *ad diversa*, les messes votives, et le lectionnaire de semaine, dont une partie des lectures couvre deux années. Les traducteurs ont sur leur table l'*Ordo lectionum Missae*, 366 pages in-quarto... de références.

Le comité fait une traduction *nouvelle*. On aurait pu songer à choisir une traduction déjà faite et à la retoucher. Cela n'aurait pas laissé aux auteurs la marge d'initiative nécessaire. Aucune Bible actuelle n'est en effet conçue en vue de la proclamation liturgique. Quand une Bible française fait dire à saint Paul « ... bien qu'une porte me fût ouverte dans le Seigneur », (2 Co 2, 12) il faut être averti des nuances pauliniennes de ἐν κυρίῳ pour donner à ce qu'on lit un sens qui ne soit pas absurde. Voici trente ans que, par différentes voies privées, celles des divers missels par exemple, on recherche un style qui soit audible par une assemblée et intelligible pour des non-initiés. Les lectionnaires publiés depuis dix ans y ont beaucoup contribué. Mais on n'est pas au terme. C'est une tâche nouvelle pour notre langue que d'avoir à se prêter, dans le culte catholique, à la proclamation de la parole de Dieu⁴. C'est la raison pour laquelle la traduction du nouveau lectionnaire de la messe ne pouvait être prisonnière d'aucune traduction préexistante. Mais elle-même ne sera qu'une étape dans la recherche d'une langue française sacrée.

4. Les protestants francophones ont, pour la prière publique, une langue beaucoup plus mûre que la nôtre. Mais beaucoup d'entre eux suivent attentivement nos efforts pour améliorer la lecture publique de la Bible.

On aurait pu répartir la tâche entre plusieurs traducteurs qui auraient travaillé isolément. On aurait gagné un temps considérable. Mais la marque personnelle de chacun aurait été trop forte. Les traducteurs travaillent en équipe. C'est une méthode difficile et un peu usante, mais qui a fait ses preuves dans tous les travaux analogues qui ont précédé. Il ne suffit pas, pour traduire la Bible, d'avoir une exégèse rigoureuse et un style incisif. C'est aussi un travail d'intelligence de la foi et de sensibilité humaine. Intelligence et sensibilité ne donnent tout leur fruit que dans les échanges tels qu'ils peuvent se réaliser dans une équipe et dans des confrontations multiples.

La méthode.

Le lectionnaire de l'année 1969-1970 comporte à peu près deux cent cinquante lectures. Pour en venir à bout, il a fallu subdiviser le comité des traducteurs. Quatre groupes sont au travail depuis plus d'un an, dont chacun est responsable d'un secteur de la Bible ; Ancien Testament, évangiles synoptiques, saint Jean (évangile et épîtres), saint Paul et les autres écrits apostoliques.

Dans chaque groupe se rencontrent des exégètes, des pasteurs et des spécialistes de la traduction. Le panachage implique par lui-même une méthode. Chacun y vient avec son optique propre, et la tension qui en résulte est saine. Aucun, d'ailleurs, n'est emmuré dans ses préoccupations : c'est souvent un exégète qui se montre le plus soucieux de la clarté du langage, tandis que les pasteurs ou les spécialistes du français soulèvent d'insidieux problèmes d'interprétation.

L'élaboration d'un texte passe presque toujours par les mêmes étapes. On choisit comme document de base la traduction qui semble la plus suggestive ou la mieux élaborée, ou bien l'un des participants rédige lui-même un projet destiné à être mis en pièces. Il le fait d'ailleurs parfois pour sortir des ornières, et par là même suscite l'attention et provoque les réactions. Le travail véritable se fait sur le grec et sur l'hébreu. La mise au point des cinq ou six versets d'une péricope prend habituellement une demi-journée. Il n'est pas rare que trois mots provoquent d'interminables échanges, et qu'aucune hypothèse, pendant une heure, ne se révèle satisfaisante.

Le *texte 1* enfin établi est polycopié et envoyé à tous ceux qui veulent bien le relire et le travailler. Les réviseurs sont très divers : des personnes isolées et des équipes, des exégètes et des pasteurs, des prêtres et des laïcs, des jeunes et des vieux, des paroisses populaires et des étudiants. Toutes leurs remarques sont regroupées et classées. Et, le moment venu, le texte est mis une deuxième fois en chantier. Toute remarque est prise en considération, surtout si elle comporte une suggestion. Quand les remarques de plusieurs réviseurs sont convergentes, elles s'imposent aux traducteurs.

Il sort de cette reprise un *texte 2*, profondément différent du texte envoyé à la révision. Et ce texte est présumé définitif.

Toutefois, une importance toute particulière est attachée à l'avis des auteurs de la TOB (Traduction Œcuménique de la Bible). Tous les textes 1 et tous les textes 2 sont soumis aux deux traducteurs, catholique et protestant, qui ont en charge le livre correspondant de la Bible. Et la commission du lectionnaire ne passe pas outre à leur avis, car leur interprétation lui apparaît comme le dernier mot de l'exégèse actuelle. Une collaboration suivie très cordiale s'est établie entre les deux équipes de traducteurs, profitable pour toutes deux, mais surtout pour la commission liturgique. Et les deux versions à paraître, celle de la TOB et celle du lectionnaire, si elles diffèrent dans le style, sont assurées d'être en harmonie au niveau de l'interprétation.

Les buts.

Une vraie traduction.

Toute traduction véritable a pour premier impératif le respect de la parole de Dieu.

Les traducteurs n'ont aucun message personnel à faire passer, aucune catéchèse autre que celle de la parole même de Dieu. Dans la liturgie, le peuple chrétien est mis en contact avec Dieu autant par l'accueil de sa parole que par la prière de l'Eglise et par l'action sacramentelle. Il est trop évident que la liberté spirituelle des chrétiens dépend du respect absolu de la parole de Dieu. Et quand ceux qui la transmettent se sentent dépassés par cette parole, ils n'ont pas pour autant le droit de l'interpréter, ni de la réduire, ni de la transformer, ni de l'adapter.

Toute voie de facilité leur est interdite. Cette conviction impose aux traducteurs une discipline très stricte.

Si l'isolement d'un texte par rapport à l'ensemble du livre impose d'ajouter quelques mots pour faire comprendre le vrai sens de la phrase, l'addition est indiquée en note⁵. Si un incipit est ajouté au texte pour le situer, cette addition est repérable à la lecture : la numérotation des versets ne commence qu'après. Et les termes mêmes sont empruntés au contexte. Le plus souvent ils sont tirés du verset précédent. Parfois ils viennent d'une phrase située plusieurs versets plus haut⁶.

Il est exceptionnel que les traducteurs aient omis quelques mots de leur propre chef. C'est pourtant ce qu'ils ont fait, par exemple, dans le lectionnaire du mariage, en renonçant à traduire : « on l'appela isha, parce qu'elle a été tirée de l'ish » (Gn 2, 23), ce qui n'est pas même une indication étymologique, mais un jeu de mots sans portée, et tout à fait intraduisible.

La parole de Dieu ne nous est pas donnée dans un langage abstrait et notionnel, mais dans un langage le plus souvent concret et imagé. Des prêtres et des laïcs manifestent la crainte que les images de la Bible, signes d'une culture qui n'est plus la nôtre, fassent apparaître le message comme étranger au monde moderne. Cependant le partage est impossible entre la forme littéraire et l'enseignement que Dieu nous donne. Le lectionnaire n'atténue pas les images les plus violentes, ni le trône de flamme de la vision de Daniel, ni le soleil changé en ténèbres. Mais le mot-à-mot d'une description n'est pas toujours la traduction la plus fidèle. Les hébraïsmes s'étendent même aux images, et le français a des figures de style qui lui sont propres. C'est pourquoi le lectionnaire est aussi respectueux de l'Écriture que, par exemple, la Bible de Jérusalem, en traduisant ainsi la prophétie de la Bonne Nouvelle d'Isaïe (52, 7 et 10) :

BIBLE DE JÉRUSALEM

Qu'ils sont beaux
sur les montagnes
les pieds du porteur

LECTIONNAIRE

Comme il est beau de voir
sur la montagne
marcher

5. Exemple : 1 Ch 15, 4 : « David réunit les descendants d'Aaron, c'est-à-dire les prêtres et les lévites ». Une note mentionne : « Les prêtres », addition.

6. Voir par exemple : Vigile de Pentecôte (Ex 19, 3-8.16-20) ou 25^e dimanche (Mc 9, 31-37).

de bonnes nouvelles
qui annonce la paix,
qui apporte le bonheur,
qui annonce le salut,
qui dit à Sion :
« Ton Dieu règne ! »

Yahvé met à nu
son bras de sainteté
sous les yeux de toutes les
nations et toutes les extrémités
de la terre verront le salut de
notre Dieu.

celui qui apporte la nouvelle
et annonce la paix,
celui qui apporte la bonne
nouvelle
et annonce le salut ;
il vient dire à la Cité Sainte :
Il est roi, ton Dieu !

Le Seigneur montre
la force divine de son bras,
aux yeux de toutes les nations.
Et d'un bout à l'autre de la
terre
on verra le salut de notre Dieu.

Les traducteurs s'efforcent donc de livrer l'Écriture dans son sens véritable, sans transformer ni édulcorer le texte. Mais comment connaître le sens véritable ? Nombreux sont les cas où les exégètes se partagent. Prenons un exemple classique : la révélation à Moïse du nom de Yahvé (Ex 3, 14). On trouve deux interprétations substantiellement différentes :

— *Je suis celui qui est* (par opposition au néant des idoles et aux créatures qui ne sont rien par elles-mêmes).

— *Je suis qui je suis* (Il vous est impossible de me connaître en me nommant).

La grammaire ne permet pas de trancher. Et les deux interprétations ont à travers la Bible des échos théologiques sérieux. Si la liturgie (en rapprochant le texte de telle autre lecture ou en l'employant pour tel mystère ou telle fête) n'impose pas non plus le sens, le lectionnaire s'inspirera de la Traduction œcuménique. La TOB dit : « Je suis qui je serai » (je suis là avec vous, de la manière que vous verrez, commente la note). Cette interprétation est sensiblement différente de celles que donnent les traductions habituelles : Dieu se révélera par sa présence agissante dans l'histoire de son peuple. C'est à partir de cette façon de comprendre le texte que les traducteurs essaieront de trouver la traduction la plus parlante.

Comprendre un texte avec sécurité, c'est parfois l'interpréter grâce à un thème de la Bible qui lui est sous-jacent. On connaît les différentes interprétations de l'hymne au Christ de l'épître aux Philippiens (2, 6). Paul a-t-il

écrit que le Christ Jésus n'a pas *retenu jalousement* son rang, ou qu'il n'a pas *considéré ce rang comme une proie à saisir* ? Là encore, les deux traductions sont grammaticalement acceptables. Le lectionnaire écrit :

Le Christ Jésus
est à l'image de Dieu ;
mais il n'a pas voulu conquérir de force
l'égalité avec Dieu.

Les traducteurs ont essayé de laisser transparaître l'allusion à Adam, celui qui ne s'est pas contenté de ce que Dieu avait fait de lui, mais qui a voulu, par ses propres moyens, devenir « comme Dieu ». Comme dans l'épître aux Romains (5, 19) où Adam est nommé, Paul parle ici du Christ *obéissant* jusqu'à la mort (Ph 2, 8 ; 3, 9), source de toute justice. Ce rapprochement éclaire tout le passage.

L'honnêteté est une vertu difficile à pratiquer. De tout traducteur elle exige beaucoup de vigueur intellectuelle et d'abnégation. Au traducteur liturgique elle demande du courage. Beaucoup de prêtres soucieux de leurs ouailles penseront qu'on s'est encombré de minuties et qu'on aurait gagné à prendre plus de libertés avec le texte. Le débat reste ouvert. La confrontation doit se poursuivre, puisque la traduction du lectionnaire n'en est qu'à ses débuts.

Mais du courage, il en faut aussi pour garder, dans notre monde, le langage de la Bible. Quand des équipes de laïcs et de prêtres s'exercent à traduire des passages bibliques à leur convenance personnelle, il est fréquent qu'ils éliminent la violence des images, qu'ils « purifient » le texte de tout ce qui n'est pas rationnel. Les anges, le peuple de Dieu, le châtiment sont des notions encombrantes. Il n'existe pas, dans notre langue, de mot pour désigner les « impies ». Si on les mentionne dans la conversation, c'est avec un sourire. M. Paul Ricœur disait récemment : « Il y a réduction du croyable disponible. » Alors le traducteur, comme le pasteur, a toujours peur de parler un langage qui passe pour mythique. Et lui-même partage avec sa génération le besoin de dissocier le message des façons de parler dans lesquelles il s'exprime.

Il n'y a pas de frontière, en ce domaine, qu'on puisse tracer une fois pour toutes. Mais ce qui est en jeu dans toute la tradition judéo-chrétienne, c'est comme toujours de garder l'adhésion au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, c'est-à-dire au Dieu qui se révèle à travers les

contingences d'une histoire ou d'une civilisation déterminée, ou de se contenter de la croyance au Dieu non engagé des philosophes et des savants. Faire œuvre de traduction pour la liturgie d'aujourd'hui, c'est croire que Dieu parle aux hommes à la fois par le langage et les événements de la Bible, et par leur propre langage et les événements qu'ils vivent à leur époque dans leur propre civilisation. Il n'existe pas de solution à cette dualité, on ne peut réussir que des approches.

Un langage pour les hommes.

C'est Dieu qui parle, mais il parle pour les hommes. Il faut qu'il soit entendu par eux. Sa parole n'est pas à respecter comme un objet d'archéologie mais comme une semence. Elle doit être en état de s'insérer dans les cœurs et d'y germer. « Ma parole, qui sort de ma bouche, ne me reviendra pas sans résultat, sans avoir fait ce que je veux, sans avoir accompli sa mission » (Is 55, 11). Quand, voici quelques années, on lisait aux chrétiens pendant le Carême des textes de cette encre : « Ainsi parle le Seigneur notre Dieu : si tu éloignes la chaîne du milieu de toi, si tu cesses d'étendre le doigt et de dire ce qui n'est pas utile ; si tu répands ton âme sur l'affamé... tu deviendras comme un jardin bien arrosé. Les déserts séculaires seront rebâtis par toi et tu relèveras les fondements des générations anciennes... » (Is 58, 9-12), on pouvait se demander dans quel esprit de telles paroles auraient pu germer. En tout cas, sous couleur de fidélité, les traducteurs risquaient de faire écran à la parole de Dieu.

Il est indispensable, pour des traducteurs, de chercher à parler un langage pour les hommes. C'est le deuxième souci de la Commission.

Le lectionnaire voudrait éliminer les complications inutiles qui ne sont dues qu'aux différences de grammaire ou de sémantique, les hébraïsmes et les hellénismes. Il garde l'opposition, fondamentale dans le langage de Paul, entre la *chair* et l'*esprit*. Mais « connaître selon la chair » n'est qu'une expression sans portée doctrinale, qui risque de suggérer un sens insoutenable. On a pensé mieux exprimer la pensée de saint Paul en écrivant : « Connaître à la manière humaine » (2 Co 5, 16).

Le lectionnaire se défie des mots qui avaient un sens religieux déterminé pour les contemporains de Jésus et

qui en ont un tout autre dans notre monde désacralisé. Dans les Béatitudes, la récompense assurée aux doux est qu'ils « obtiendront la terre *promise* » (Mt 5, 4), et non pas qu'ils « obtiendront la terre », ce qui laisserait espérer un accomplissement temporel, ou une conquête territoriale par la non-violence. Et saint Paul écrit aux Corinthiens que, dans le Christ, ils ont reçu, non pas toutes les richesses de la *science* (le mot a pris dans son acception profane trop d'importance pour ne pas tromper l'auditeur moderne), mais toutes les richesses de la *connaissance de Dieu* (1 Co 1, 5).

Le lectionnaire étonnera parfois parce qu'il aura éliminé des expressions devenues courantes, mais qui, en se généralisant, avaient changé de sens. Jésus, par exemple, ne dit pas qu'il y a « beaucoup de *demeures* », mais « beaucoup de *place* » dans la maison du Père. Outre qu'il n'y a pas plusieurs demeures dans une maison, l'expression passée en proverbe signifie qu'on peut admettre des gens très différents les uns des autres. Ce n'est pas ce qu'a voulu écrire saint Jean.

Le lectionnaire évite les expressions exactes mais sur lesquelles les auditeurs feraient spontanément un contre-sens. Affluent vers la Jérusalem nouvelle, non pas les « trésors de la mer » (nourritures de demain ? cargaisons de bateaux naufragés ?) mais les « richesses d'au-delà des mers », c'est-à-dire celles des pays lointains, les plus étrangers à la foi d'Israël. Le jour de Pâques, saint Paul nous invite à ressembler au pain de l'Eucharistie, au pain sans levain (1 Co 5, 6). On n'a pas cru pouvoir employer le mot « azymes »⁷. Mais le levain qui fait fermenter toute la pâte évoque irrésistiblement l'Évangile (Lc 13, 21)... et la spiritualité d'action catholique. Or les deux textes ont une signification contraire. L'Évangile dit l'importance du levain pour le pain. Saint Paul y voit un principe de corruption. Plutôt que de parler de *levain*, comme dans l'Évangile, le lectionnaire parle dans cette épître de vieux *ferments* de corruption et de pains *qui n'ont pas fermenté*.

Il y aurait beaucoup à dire sur la structure des phrases grecques et sur leur longueur. Ne donnons qu'un exemple.

7. Nous nous souvenons d'avoir vu des fidèles réagir en entendant le prêtre leur lire : « vous êtes des azymes »... Et le succès foudroyant d'*enzyme* (mot magique et mystérieux), dû aux produits détersifs, à leurs affiches et aux graffiti de leurs affiches empêche aujourd'hui l'emploi du mot trop voisin *azyme*.

La finale de l'épître aux Romains est utilisée pour le quatrième dimanche de l'Avent. C'est un souhait. Dieu, à l'adresse de qui est formulé ce souhait, n'est nommé qu'à l'avant-dernière ligne. C'est une seule phrase de trois longs versets dont le sujet, « la gloire » souhaitée à Dieu, n'apparaît que dans les tout derniers mots. En allemand, pas de difficulté. Mais aucun auditeur français, même bien éveillé, ne peut comprendre. Aucun lecteur, même expert, ne peut s'en tirer. Le lectionnaire a coupé la phrase en quatre. Et il a mis en tête les mots sans lesquels tout ce développement serait resté énigmatique à l'audition. La TOB, légitimement soucieuse de garder au texte tout son lyrisme, a tout traduit d'une seule phrase dans laquelle les mots clés n'apparaissent qu'à la fin⁸. Cet exemple aidera à comprendre pourquoi, tout en collaborant de façon constante, les deux équipes se sont trouvées d'accord pour poursuivre jusqu'au bout deux traductions différentes.

Il y aurait aussi beaucoup à dire de l'euphonie et de la cacophonie, souci particulier des traducteurs liturgiques. Tous les textes doivent être relus à haute voix et il serait mieux encore qu'ils passent au banc d'essai d'une assemblée avant d'être imprimés.



Les traducteurs ont exposé leur méthode de travail : ils ont dit les intentions qui les animent. Ils sont loin d'être sûrs, en publiant cette première année du lectionnaire dominical, d'avoir mis à la disposition des communautés chrétiennes d'expression française l'instrument dont elles ont besoin. Les prêtres et tous les chrétiens ne pourront d'ailleurs juger qu'à la longue de la valeur des traductions. Les assemblées seront-elles vraiment nourries de la parole de Dieu ? S'en imprégneront-elles de plus en plus ? C'est le seul critère qui permettra de juger.

L'effort n'est pas fini. Pour la Commission, la tâche reste considérable ; et elle souhaite que, loin de se lasser, leurs réviseurs persévèrent et se multiplient, car sans eux rien

8. « A celui qui a le pouvoir de vous affermir selon l'Évangile que j'annonce en prêchant Jésus Christ, selon la révélation d'un mystère gardé dans le silence durant des temps éternels, mais maintenant manifesté à la connaissance de tous les peuples païens par des écrits prophétiques, selon l'ordre du Dieu éternel, pour les conduire à l'obéissance de la foi, à Dieu, seul sage, gloire, par Jésus Christ, aux siècles des siècles ! Amen » TOB, Rm 16, 25-27.

n'est possible. Quant aux pasteurs, ils ont à prendre en main ce lectionnaire et à le transmettre à leurs fidèles dans les conditions les meilleures. Nous espérons qu'ils feront connaître leur avis sur ce premier volume. Et la semence, qui est la Parole de Dieu, portera son fruit.

José FEDER, s.j.